

## Fête de Sainte Marie Madeleine – Abbaye de la Maigrauge – 22 juillet 2021

### 80ème anniversaire de Mère Gertrude Schaller



*Lectures : Cantique des Cantiques 3,1-4a ; Psaume 62 ; Jean 20,1-2.11-18*

« Sur mon lit, la nuit, j’ai cherché celui que mon âme désire ; je l’ai cherché ; je ne l’ai pas trouvé. »

Il nous arrive à tous des nuits où on n’arrive pas à fermer l’œil. Des soucis qui viennent nous tourmenter, des projets qu’on aimerait réaliser, des craintes, ou même des colères, qui remontent dans notre cœur ; parfois, la blessure d’un deuil pour une personne partie... Ou bien, comme la fiancée du Cantique, c’est l’amour, voire la passion, qui nous tient éveillés.

Les pensées qui ne nous laissent pas dormir nous présentent souvent des réalités qui, même si elles sont réelles, ne sont pas là, ne sont pas devant nous et, au fond, c’est justement notre impuissance à nous en occuper, en bien ou en mal, qui nous exaspère, qui nous agite. Dans la nuit, les fantômes ont beau jeu et la pire des tactiques c’est de nous mettre à discuter avec eux. Nous entamons des solutions, des prises en charge, ou nous engageons des luttes qui, en réalité, ne brassent que l’air. Rien de plus épuisant que de nous affairer pour ou contre des réalités absentes, voire inexistantes. Même lorsque nous gagnons, ce ne sera qu’une illusion et, le jour venu, nous devons recommencer, mais pour de bon, à affronter la vie, mais sans les énergies que nous aurait procurées un bon sommeil.

Elle a bien fait, alors, la bien-aimée du Cantique de se lever. Dans sa couche elle ne faisait que penser à son bien-aimé. Elle le cherchait dans l’absence, dans ses pensées, dans ses sentiments. Puis, elle se rend compte que cela est absurde, alors elle se lève et sort. Elle sort du sommeil, elle sort de son lit, de sa maison, et elle se jette dans la réalité. Elle se jette dans *toute* la réalité, sans limiter son horizon. Elle ne va pas le chercher dans telle ou telle autre chambre de la maison, ou dans telle ou telle autre maison de la ville. Non, elle se jette dans la ville toute entière : « Oui, je me lèverai, je tournerai dans la ville, par les rues et les places : je chercherai celui que mon âme désire ». Méthode très juste, très honnête surtout. Le philosophe sur lequel j’ai fait ma thèse de licence disait qu’une philosophie vraiment rationnelle, vraiment rigoureuse, doit chercher la vérité dans la totalité et l’unité de l’expérience.

La totalité de l'expérience humaine ne se réduit pas à notre lit, ni à notre chambre à coucher, encore moins à notre tête qui brasse ses pensées : il faut avoir le courage de chercher le sens de la vie dans toute l'expérience que l'être humain peut faire de la réalité, dans la réalité la plus totale que nous puissions atteindre par nos sens, nos pensées, nos sentiments, notre intuition. Dieu nous donne toute la réalité comme signe de sa présence et de son amour, et il aime être cherché à travers d'elle.

La fiancée s'immerge donc dans la totalité du réel parce qu'elle veut vraiment trouver l'aimé de son cœur. Elle s'expose ainsi au risque de la déception. En effet, dans toute la ville, elle ne le trouve pas. Elle fait l'expérience d'un jeu d'amour, d'un « *scherzo di amore* », comme aimait dire le saint Padre Pio, de ce que Dieu aime faire avec nous. Dieu nous donne une réalité qui est toute signe de lui, et puis il ne s'y laisse pas trouver. En effet, Dieu n'est pas le sens de tout le réel à la manière dont 2 plus 2 font 4. Dieu ne se laisse pas seulement « déduire » de la réalité créée : il aime que nous la parcourions pour nous montrer qu'il la dépasse, qu'il est bien plus, bien autre chose qu'elle. La réalité est signe de Dieu parce qu'elle annonce la transcendance du Créateur, même lorsque Dieu se fait homme pour habiter au milieu de nous.

La bien-aimée se laisse alors conduire à dépasser la réalité, pourtant totale, où elle cherchait son bien-aimé. Elle passe au-delà des limites de la ville, elle passe au-delà des gardes de la ville, de ceux qui la protègent, qui en défendent les murs. Elle passe à travers ceux qui veillent pour empêcher qu'un étranger pénètre dans la ville durant la nuit, lorsque la ville est faible et vulnérable. Mais à eux aussi elle demande : « Celui que mon âme désire, l'auriez-vous vu ? » Elle n'attend pas la réponse. Si les gardes avaient vu son bien-aimé, ils l'auraient probablement arrêté et mis en prison, car le bien-aimé qu'elle cherche est un étranger pour la ville.

Et c'est justement lorsque, après avoir parcouru la ville, cette femme ardente en dépasse aussi les défenses, lorsqu'elle se retrouve seule et elle-même sans défense, c'est alors qu'elle rencontre « celui que son âme désire ».

Notre lecture tirée du Cantique s'arrête sur le geste de la fiancée qui serre son bien-aimé et ne veut plus le lâcher : « je l'ai saisi et ne le lâcherai pas ». Nous savons que sa recherche n'est pas terminée, et encore moins celle du bien-aimé qui ne trouvera pas toujours en elle la même passion et disponibilité. Et heureusement ! Car perdre la recherche, perdre le désir, enlève à la vie l'élan de l'amour.

C'est ce qu'exprime le Psaume 62 que nous venons d'entendre, ce magnifique Psaume où l'âme chante sa soif de Dieu : « Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube : mon âme a soif de toi ; après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau. »

La soif de Dieu est au fond le secret de la jeunesse intérieure, celle qui grandit malgré l'accumulation des années et le vieillissement des autres composantes physiques et psychiques de la personne. Au fond – n'est-ce pas, chère Mère Gertrude ? –, c'est une expérience surprenante, une expérience de la grâce, que de se voir et se sentir vieillir en tout sauf dans ce noyau intérieur qui, au fur et à mesure que les années passent, continue d'avoir soif de Dieu, d'infini et d'éternel.

Il y a en nous une dimension qui n'a pas d'âge, et qui n'en prend pas, et qui se révèle d'autant plus dans sa jeunesse éternelle que tout le reste en nous vieillit, diminue, déchoit. C'est l'âme, cette petite fille sortie de la bouche de Dieu qui a prononcé notre nom et qui a soif de se retrouver dans ce baiser d'amour qui la fait, qui l'expire et l'attire, éternellement.

Le Psaume 62, le Psaume de l'âme assoiffée, chante cette conscience que ce qui en nous est plus nous-mêmes que nous-mêmes nous dépasse, est plus grand que notre vie, fût-elle très longue, fût-elle très intense : « Ton amour vaut mieux que la vie ! » Il y a en nous une dimension qui ne vit vraiment que dans l'amour de Dieu, une dimension que notre vie ne peut pas contenir, car c'est une dimension éternelle et la vie se passe dans le temps. Mais l'âme ne peut pas attendre la vie après la mort pour exprimer son exubérance d'enfant. Alors elle chante, alors elle prie, alors elle bénit et loue son Seigneur, elle met le feu de l'amour à la vieille chaumière de l'existence : « Toute ma vie je vais te bénir, lever les mains en invoquant ton nom. Comme par un festin je serai rassasié ; la joie sur les lèvres, je dirai ta louange. Oui, tu es venu à mon secours : je crie de joie à l'ombre de tes ailes. »

Sainte Marie Madeleine ne vivait plus que de cette âme de feu. La rencontre avec Jésus, qui l'avait libérée de toute entrave à la soif d'absolu qui se cachait dans son cœur, avait porté son amour à son but indépassable. Marie ne pouvait aimer rien ni personne de plus grand, beau et meilleur que Jésus. En le rencontrant, elle avait atteint le but de sa vie, de sa recherche, de sa soif. Mais elle dut s'apercevoir que ce But absolu de sa vie était aussi en chemin. Le But n'avait pas encore abouti dans sa mission. Pour rester attachée à lui, Marie devait marcher à sa suite, le suivre sur son chemin, le suivre vers son but à lui. Ainsi, Marie Madeleine s'est retrouvée à le suivre jusqu'au Calvaire, puis dans sa descente au tombeau et aux enfers. L'âme aimante de Marie est descendue avec lui dans l'enfer de son absence. Mais c'est justement parce qu'elle ne l'a pas lâché, même mort et enseveli, que la quête de Marie Madeleine a pu arriver la première là où son Bien-aimé a traversé la mort et le péché, et en est ressuscité.

Lorsque Jésus a prononcé son nom, l'âme de Marie a entendu l'appel d'amour qui l'avait créée dès l'origine, dès l'éternité. Elle revit, elle ressuscite avec le Christ. Elle aimerait encore le retenir, s'arrêter sur le but désormais atteint. Peut-on désirer plus que de retrouver son Bien-aimé au-delà de la mort ? Mais non ! Lui n'est pas encore arrivé au but de sa vie, de sa mission, de son amour infini. Car, son but à lui c'est le Père, c'est d'être avec le Père, et y être avec nous, avec tous ses disciples et toute l'humanité en chemin vers la vie éternelle. Marie doit comprendre qu'on ne saisit pas Jésus dans une étreinte de vrai amour sans embrasser toute sa mission, toute sa compassion, tout son désir de Salut universel qu'il partage avec le Père dans le feu de l'Esprit.

Marie comprend et nous apprend que le but de l'amour est un amour sans fin, que ce qui désaltère la soif de l'âme est une eau vive qui jaillit d'un Cœur blessé pour désaltérer et sauver l'humanité entière.

*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori Abbé Général OCist*